

## A-THEISME ET PSYCHANALYSE

*Azurément :*

« *Qu'est-ce que je fous là ?* » - comme dirait Jean Oury – pour lequel, rassurez-vous, je ne me prends pas, ne serait-ce que parce qu'a priori, vous n'êtes pas des « fous ». Un peu quand même, de venir écouter celui qui a commis ce texte de présentation qui, malgré le bleu profond d'*éternel Azur* de son fond de teint, aurait du être propre à vous décourager, pour autant que « *Les grands trous bleus qu'(y) font méchamment les oiseaux* » de son tracé textuel auraient du vous porter à en fuir le « *Cher Ennui* »!

Et voilà donc, *sereine ironie*, que je me prendrais maintenant pour *Mallarmé* ! Sauf - sauf à mettre du plomb dans un des « ailes » du poète, ce qui me fera plutôt *mal-armé* pour répondre du vol de la lettre. En vérité, seul l'analysant est *poète maudit* au bon-heurt de ses dires, l'analyste n'est que *l'escamoteur* de ses mots qu'il lui retourne, pas sans en dés-*armer* le *mal* à dire.

Alors, vous pouvez être assurés d'une chose: ce soir, il n'y aura pas de *révélation* ! Ce serait bien le comble qu'une vérité tombe en savoir, du Ciel dés-*astré* de l'a-théisme sur l'exercice atterrant de la psychanalyse.

C'est pourtant ce qui menace toujours et encore : qu'à *se faire, comme il convient, le tenant de l'Autre qui n'existe pas*, à ne *prêter* que son « *air* » au *prêt(r)e* qu'on sollicite de *répondre*, un psychanalyste en vienne à s'y croire, sur cette *marge* du religieux, jusqu'à en faire *margelle* où s'installer dans l'aisance de son cabinet. La quadrature du cercle de l'analyste est de se prêter au jeu de langage qui en ourle le trou dont faire nouage ombilical, de se laisser faire opérateur d'une *fonction de bord au vide de l'Etre*, sans s'en trouver trop bien assis au *lieu de l'Autre*, trônant en somme en *plein* « La Borde », lieu-dit qui ferait alors site originaire de ce qui se dérobo.

D'où le dire d'Oury l'ourleur, à ne cesser de s'étonner : *qu'est-ce que je fous là ?* Dont je me fais de nouveau l'écho.

D'où le lire du célèbre poème de Mallarmé qui peut ici nous servir de parabole (j'en lis les quatre derniers quatr'uns):

« - **Le Ciel est mort.** - *Vers toi j'accours ! donne, ô matière,  
L'oubli de l'Idéal cruel et du Péché  
A ce martyr qui vient partager la litière  
Où le bétail heureux des hommes est couché,*

*Car j'y veux, puisqu'enfin ma cervelle, vidée  
Comme le pot de fard gisant au pied du mur,  
N'a plus l'art d'attifer la sanglotante idée,  
Lugubrement bailler vers un trépas obscur.*

*En vain l'Azur triomphe, et je l'entends qui chante  
Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus  
Nous faire peur avec sa victoire méchante,  
Et du métal vivant sort en bleus angélus.*

*Il roule par la brume, ancien et traverse  
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr ;  
Où fuir dans la révolte inutile et perverse ?*

***Je suis hanté. L'Azur ! L'Azur ! L'Azur ! »***

Même le Ciel vide, réduit au pur à plat d'un bleu de Klein, peut devenir ce *plein d'Azur* que Mallarmé *majuscule* comme un Dieu *désavoué* qui ferait méchamment retour au *Lieu* de son éclipse et reviendrait *se faire Voix*, hanter le sujet à en exiger le *sacrifice* au nom de Sa « mort » proclamée : *AH, CIEL, SI ELLE*, si Elle voulait bien !...

Ah cet Azur,...

***« Fuyant les yeux fermés, je le sens qui regarde  
Avec l'intensité d'un regard atterrant,  
Mon âme vide. Où fuir ? Et quelle nuit hagarde  
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant ? »***

Question-limite d'un « au-delà de la castration » au terme d'une analyse, tel que le ré-énonçait Lacan dans son *pas-au-delà* (de) Freud.

C'est à ce *point de savoir* que vient faire repère – *sinthome* peut-être- ce *signifiant d'a-théisme* qui m'est revenu de ma langue en sous-bois. Je dis bien *signifiant*, pas concept, ce que je marque d'un tiret en séparant la lettre a qui s'en sous-traît, comme à marquer de ce retrait que Dieu, le Théo (le Très-haut) est non point *mort*, ce qui le laisse en place comme Absent, mais *sans objet*...

Avant de mesurer ce qui, de cette écriture d'*a-théisme*, peut faire littoral à ce qui ne se pense pas comme une « *idée* » fût elle « *sanglotante* », à savoir le *réel* de l'Acte analytique pour autant que ça arrive, je vais filer la *signifiance* de ce représentant de mon dire auprès d'autres signifiants en place jusqu'à ce qu'il tombe à l'analyse au non lieu du sens.

\*\*\*

### ***athée de service***

Parlons donc d'abord d'*athéisme*, sans tiret. J'ai été « *l'athée de service* ». Il y a longtemps, j'avais dix huit ans et pas encore d'inconscient avéré, mais je n'étais pas moins « inconscient » au point de *répondre* à une demande de « dialogue » avec de jeunes chrétiens partant quelques jours « en retraite » (heureux temps de la retraite à 18 ans !) et qui voulaient entendre un « non-croyant » exposer son étrange position m'é-créante devant leur assemblée hospitalière quoique intriguée. Je ne me souviens plus du tout de ce que j'ai pu annoncer. Seulement une certaine fierté, sans doute, à représenter l'exception, dont je n'ai pas tardé à constater que selon la loi du genre, elle confirmait bien la règle. En effet, j'ai appris ce jour-là qu'un discours athée se laisse toujours amener à proclamer que Dieu n'existe pas, revient à nier Dieu, ce qui se retourne aisément à l'envoyeur comme une aveu de *privation* que le croyant universel déplore chez le malheureux, et dont il se soutient par contre coup à la grâce de son Dieu. J'ai donc appris qu'on ne peut *se dire athée*, pour peu que cette folle envie nous prenne, qu'à accepter d'être *fait comme un mort*, hors je(u). Or, je n'étais pas alors disposé à mourir, n'étant pas encore en âge de jouer les pères de la horde, ni en posture de faire le mort au bridge analytique. Je me suis donc tu désormais, laissant d'autres me dire si ça leur chante : tu es athée. Tué.

J'ai depuis retrouvé cet impossible à dire sous la forme de casse-têtes philosophiques où le serpent des dits vient mordre la queue du dire, sauf à se l'entendre dire d'En-haut, ce qui redonne consistance à ce lieu-dit de Dieu qu'il s'agissait d'oublier. Toute forme de négation, et Dieu sait – c'est le cas de dire- que la psychanalyse en a répertoriées (dénégation, refoulement, désaveu ou déni, forclusion...), revient, c'est bien connu de pure logique, à poser ce qui se rejette. Je vous conseille par exemple, si vous voulez ne pas bronzer idiot au

mois d'août, de lire « *L'athéisme* », de Kojève, ce commentateur de Hegel dont Lacan a suivi assidument les cours dans sa jeunesse : vous en sortirez peut-être moins idiot, mais passablement *cuits* de l'intérieur.

C'est bien pourquoi Nietzsche, ce « folisophe » hors jeu de la philosophie pleine, pour rendre compte d'un événement fondamental quoique encore inaperçu qui arrivait à l'humanité dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et contemporain de l'avancée du « discours de la science », plutôt que de dire que « *Dieu n'est pas* », Nietzsche avança la formule qui a fait fortune depuis : « *Dieu est mort* ». C'est malin : plutôt qu'un sujet soit *pris pour mort* à nier Dieu, autant que ce soit l'Autre, le Dieu est question, qui soit *fait comme un mort*. Au moins, cela soutient, au prix du paradoxe humoristique que *l'éternité* ait une fin, d'attribuer l'absence de Dieu à son seul destin, ne laissant à chacun que le courage d'en faire constat de décès.

Oui mais : c'est *vider d'une présence un lieu*, lequel commelieu reste en appel de son occupant. Plus d'être sans doute, mais le non-être insiste là où il devrait être. La mort de Dieu en son lieu, le vide, ce lieu, mais du coup en laisse la *place*, toute la place, voire la crée de toutes pièces comme *place*<sup>1</sup>, de même que le mythe de *Totem et tabou* façonne la place du père mort, dans l'après coup du meurtre des fils, et lui reconnaît d'autant plus d'Autorité, que comme présence de l'absence, il est infiniment retiré dans l'origine barrée<sup>2</sup>. L'athéisme est alors indiscernable d'une théologie négative ou d'un agnosticisme flou...

Alors, ce qu'on ne saurait dire, faudrait-il le *taire*, comme conclut Wittgenstein, cet autre « folisophe » ? Comment *enterrer* Dieu sans sauter à pieds joints – sinon mains jointes – dans sa tombe ?

Il se trouve, curieuse répétition dont l'histoire de chacun est ironiquement friande, que je me suis retrouvé à nouveau, *trente sept ans et demi* après (vive la retraite !), « l'athée de service ». Il y a à peine trois mois, un médecin-chef en soins palliatifs que je connaissais m'a demandé d'intervenir dans une formation à la fac de médecine, aux côtés de trois représentants de cultes (catholique, protestant et juif, le musulman étant symptomatiquement absent). C'était une chance : le moment de conclure ce qui avait été mis en suspens, après un si long temps pour comprendre. Voilà ce que j'ai en substance raconté, avant d'abandonner cette place qui m'était impartie de prisonnier du discours supposé tenu au nom du « sujet » incroyant, et de me tirer de là, *d'hâter* le pas vers la sortie en m'identifiant à mon *sinthome* – pas mon « être »- d'analyste :

*Ainsi, je serais alors, dans notre partie de bridge à quatre, à la place du mort. Du mort à Dieu. A la place de celui qui tient que « Dieu est mort ». Qui se tient de ce que « Dieu est mort » ...*

*En effet, il n'y a pas de position athée soutenable. Qui peut se vanter d'être athée, véritablement ? Ce n'est pas un état, qu'on serait, ni même une qualité, une propriété, qu'on aurait. Si c'est le cas, c'est une contrainte intime, une exigence intraitable, une « haute nécessité », qui pousse l'incrédule à assumer l'impossible de croire. Or supporter que « Dieu est mort » est ce qu'il y a de plus difficile : ça ne tient d'aucune prise de position, ça n'advient que d'un mouvement sans arrêt, comme une course à pied sans ligne d'arrivée, et qui ne tend vers une « position » que comme une fonction algébrique tend vers une limite exclue.*

---

<sup>1</sup> c'est toute la différence entre un lieu et une place : cf plus loin.

<sup>2</sup> Dans *Moïse et le monothéisme*, Freud fait un pas de plus : il dé-consiste l'Un à insister sur l'écart... Est-ce suffisant ?

*L'athée qui s'affirmerait tel serait comme le Marquis de Sade, un croyant inversé, un « croyant que pas... », qui ne se soutient que d'être contre. Un mé-crétant., càd un « dé-croyant ». Et comment d'ailleurs savoir de source sûre qu'on ne croit pas, objecteront les religieux à juste titre ? Nietzsche lui-même souligne que l'homme n'a pas encore compris (et le comprendra-t-il jamais au sens de le « saisir » ?) que la place de Dieu est vide.*

*La preuve en est que la pire manière, et la plus courante, est celle qu'il appelle le « nihilisme » : qui consiste à ne plus croire à personne sauf à soi-même, à se prendre chacun pour Dieu, à « se croire » comme individu condensant tout le monde sur lui-même, indivis, indivisible, tout-un. Ce qui ne fait qu'accentuer jusqu'à l'insoutenable le rapport à la mort : comment envisager de mourir s'il ne s'agit plus que d'une disparition ? Non de soi au monde, ici-bas, mais de soi comme monde.<sup>3</sup>*

***Et pourtant cet impossible est le réel même dont ne cesse de se soutenir en défaut l'athée en devenir, le devenant-athée, et qui le met en deuil : de façon inouïe pour lui-même ; de façon plus négociable quoique irrémédiable pour la mort de l'autre, du proche aimé disparu.***

*Mais ce serait un autre propos que de penser ainsi plus avant les paradoxes de l'athéisme. Retenons qu'on ne peut être nommé tel - Athée- dans aucun des sens du terme « nomination ». Il n'y a pas **d'être** athée, tout au plus une **insistance** à ne pas ne pas l'être.*

*Et pourquoi ? Et bien parce que...c'est comme ça.*

Bref, l'athée serait dé-structuré comme un ça...

---

<sup>3</sup> Wittgenstein : « Le sujet est la limite du monde »

Je n'ai de fait jamais soutenu un athéisme. Nul besoin : mon expérience première n'est pas de *négation* mais de *dérision*. Il se trouve que pour d'obscures stratégies de lutte d'école laïque contre l'école confessionnelle alors dominante en ma petite ville natale, j'ai suivi le catéchisme. J'ai sans doute cru un temps qu'un Grand Oeil sévère me regardait derrière les nuages spirituels d'un ciel pas encore réduit à la méchanceté d'un Azur cruellement abstrait. Toujours est-il que le jour de la communion solennelle est venu, dont j'avais obstinément refusé toute préparation. Quand l'évêque m'a tendu l'hostie, j'ai soudain eu *l'a-révélation*, définitive d'emblée : ce supposé corps du christ n'était qu'un bout de papier dérisoire, que j'ai aussitôt recraché dans ma main. Hostie au goût de poussière, corps du christianisme en pur papier. Ce qui a marqué le « pas chrétien » non d'un jugement mais d'une expérience-limite : celle qui, d'un dégoût, a témoigné d'un rien d'être. Qui a vidé d'un coup la communion de toute présence, ramené l'incarnation à son goût de papier, rabattu l'être en participation sur la textualité en perte de substance...

Alors, peut-on se passer de Dieu sans délirer son nom ? Sans s'épuiser à lui dire non ?

Je dirais volontiers que sur la place publique, dans la « Cité », être athée c'est très simple : c'est se passer de Télé ! C'est une disgrâce que je vous souhaite !

Mais ce n'est là encore qu'une réponse politique, qui touche à la position du citoyen pas au corps du sujet.

Dans le champ politique, qu'H.Arendt définit comme celui où l'homme n'a cours que dans la pluralité, *les hommes, l'enjeu de l'athéisme est celui de la révolution*. Mais comme on sait, le risque – bien avéré- en est que la trajectoire elliptique ramène au point de départ, de la contestation à la « gouvernance » - renouvellement du personnel –via la repentance- à la place du pouvoir. La question décisive est d'en venir à un *retournement* – qui n'est pas *conversion*, ni au sens religieux ni au sens gymnastique- Mais laissons-là ce problème en chantier, qui supposerait un tout autre travail...

Venons-en au sujet qui se découvre *en corps*, là où le *dé-phi* psychanalytique fait tomber le « a » de théisme, faisant passer le dire impossible de l'athéisme à un écrire de l' *a-théisme* comme impossible, dé-phi inauguré par « l'athéisme radical » de Freud et repris par delà ses maladroites<sup>4</sup> fécondes dans les dérives lacaniennes de l'objet (a) au sinthome.

C'est ce signifiant sans signifié<sup>5</sup>, *a-théisme*, ce signifiant du *sans* signifié, signifiant *qui tue tous les sens*, dont on verra qu'il situe peut-être le *réel irréductible du sujet*, qui m'est donc revenu l'année dernière, dans la suite du travail sur le « non lieu du père » pour représenter ce qui me « déporte » quotidiennement comme sujet auprès du signifiant *psychanalyse*, et, de *l'écart* en dérision qu'il tient ouvert, prévient peut être de m'y croire en poste, le « *et* » du titre « *a-théisme et psychanalyse* » faisant marque d'une torsion plus que d'une articulation.

Mais avant d'en venir là, je veux encore marquer ce qui dans la singularité de mon expérience m'a pré-paré à en soutenir le pas-au-delà :

Dernière anecdote donc : il y a quelques années, j'assistais à une conférence, fort intéressante, de Patrick Tort sur le darwinisme, organisée par le cercle Gramsci. Je suis intervenu à un moment donné dans la discussion, je ne sais plus pour quoi dire. Toujours est-il

---

<sup>4</sup> De *Totem et tabou* à *L'homme Moïse et le monothéisme*...

<sup>5</sup> Signifiant en contre point du signifiant phallique qui lui est *signifiant de tous les signifiés* : tel qu'à son enseigne toute signification est en dernier ressort « sexuelle ». En termes lacaniens, ce signifiant a-thée s'apparenterait alors peut-être au S(Abarré), sauf qu'il met en jeu le (a) au lieu de (A), écrivant la batardise incongrue d'un nouage/dénouage de symbolique et de réel, à l'instar de NB4 ou Symbole et Sinthome s'entrelacent aux « oreilles » ? Ce pourquoi ce signifiant hybride porte bien un « dé-phi »...et fait bord au non-rapport sexuel...

que le conférencier, qui avait sans doute l'ouïe fine, m'a demandé en retour : « Vous êtes psychanalyste ? ». A quoi je me suis entendu répondre, à ma surprise comme à celle de mon entourage : « non ». On me l'a beaucoup reproché, de me défilier devant mon « être ». Je ne le regrette pas, même si une simple négation, comme on l'a vue, est toujours scabreuse. Mais l'essentiel est là : je tiens que personne *n'est* analyste, pas plus qu'athée. Ce qui n'est pas dire qu'on ne peut pas *y passer*...quitte à ne pas tout en revenir, à en revenir pas-tout. Question d'acte, au ressort du dire. Pas de dit, qui s'en dédit.

\*\*\*

### *L'Autre dans le dé-corps*

A-théisme et psychanalyse, soyons clair : il n'est évidemment pas question que la psychanalyse vise à produire des athées ! L'opinion de mes analysants m'importe peu pour autant que je suis à les écouter, que je ne *suis* que celui qui *suit* ce qu'ils dis-pensent, là où je ne pense pas. Et je reçois même une religieuse, que je n'ai jamais songé à faire quitter son Ordre ; elle n'en prend d'ailleurs pas le chemin, bien qu'elle en ait conçu le possible.

Et quant aux analystes, grand bien fasse à certains de soumettre leur foi au risque de la psychanalyse : ce n'est pas de là qu'opère leur interprétation, si elle n'en reste pas au bidouillage psychothérapeutique. Ce n'est pas qu'une question *d'éthique*, au sens où prévaut de nos jours ce mot connotant un supplément d'âme aux manipulations techniques. C'est une question première de *dé-ontologie* : il n'y a pas *d'être* analyste, que la contingence d'un *Acte* qui défait l'Être-là de qui s'en fait le passeur, premier surpris.

***Ma thèse est en revanche que l'Acte analytique est, lui, a-thée, radicalement...D'être raté comme coup de maître.*** Au point qu'en retour il se pourrait bien que ce soit là l'une des rares occurrences, avec peut-être les diverses figures artistes de saut à l'écrit qui, de s'en laisser entamer, *inventent le réel*, figures où l'a-théisme prend force humaine à *tarer* d'impossible le devenir sujet.

Reprenons au début : le coup de génie de Lacan, son *coup de dé inaugural* dans son parcours *théo-hérétique* d'Analysant exemplaire, est de partir de *l'Autre*. Avec le grand A de rigueur. Un commencement qui fait le deuil de l'origine.

La position initiale de l'Autre répond de la question de Kafka : « *Comment faire le deuil de l'origine pour qu'il y ait commencement ?* » ; et elle prend la relève des réponses freudiennes pour donner *corps* ne serait-ce que *perdu* à *l'Autre scène* de l'inconscient qui en localise formellement le dé-corps : le *mythe* du meurtre du père de la horde primitive, déplacé lui-même par le *roman historique* de Moïse égyptien.

Il y a (,) *de l'Autre*. L'Autre, qui n'est pas l'Être, pas le Verbe, pas le *Verbêtre*, de n'être que le *lieu d'où* provient le langage dont un vivant se trouve affecté à s'en tenir assujéti. *L'Autre* est une *déposition de Dieu*. Dieu *déposé*, disqualifié d'Être, dé-ontologisé. Encore a-t-il fallu en *faire déposition*, déclaration fut-elle muette qui en inscrit le non-être en son *lieu*, où il fait « *corps du symbolique* »...

Pas que l'Autre soit ***donné***, sinon de l'Acte lacanien qui le *pose*. Ou plutôt pas même ***posé***, même comme axiome, ce qui impliquerait de le penser tel: ***supposé*** plutôt comme impensé de départ par *l'acte ayant manqué à le dire*. Mais ***supposé*** est encore trop dire : qui supposerait qu'on en sache le dépôt, qu'on en fasse un sachet d'impensé. Il n'y a de l'Autre qu'à ***l'insu-poser***, qui ne tient que de cette écriture démentante : nous sommes insupposés de l'Autre...

Au commencement *s'insuppose* l'Autre, trésor du signifiant. Le *Hic*, c'est qu'aussitôt, *Nunc*, sans délai, commence le travail pour s'en passer – à condition, ritournelle bien connue, de s'en servir: *incomplétude*, *inconsistance*, et pour conclure, *inexistence*. C'est ce qui

s'appelle *devenir sujet*. Travail de Lacan, et travail dans *Lacan*, jusqu'à s'en sortir...avec Lacan. Ou sans lui.

Du lieu, *ici l'Autre*, au nœud, *maintenant l'altérité*...

Or, s'en passer, du lieu de l'Autre, c'est vite dit : le lieu touche au corps –symbolique- et fait lien, lien de Discours, celui du Maître en dernier ressort, qui, nécessairement assujettit au Signifiant, dont se départir peut-être mais pour quelle errance ? *Vite dit* : le plus souvent c'est du semblant, défi hystérique au Maître, dévouement obsessionnel à la Mère, *acting-outs* qui en appellent désespérément à réponse de source sure...Et quand c'est *vite fait – passage à l'acte*, ça fait mal, individuellement à la folie mais aussi collectivement à l'horreur: c'est ce que Michel Guibal appelle le *Signifiant exterminateur* : on a vu où ça mène dans l'Histoire - à sa rupture.

Il y faut le temps, pour comprendre qu'il n'y a plus lieu de s'en remettre à l'Autre, et pour s'en remettre du non-lieu de l'Autre.

Du temps et un double *décrochement* :

- En premier, l'institution du discours analytique met en place du sujet supposé savoir au lieu de l'Autre, le semblant de l'objet (a) , qui faisant écart à la reconnaissance, introduit la « déconnaissance » dans l'interprétation : non qu'il n'y ait pas lieu de « donner » des effets de sens, – il y a une pratique du silence supposé lacaniennement correct qui n'est qu'une avarice , dont s'avarie le transfert- mais de s'y risquer au contraire jusqu'à ce qu'en décante un effet de réel, que *c'est pas ça*...Que l'analyste braie du vrai jusqu'à en dé-jouer la connerie religieuse du sens dernier. Premier pas-au-delà du pansement thérapeutique, certes toujours bon à prendre au passage mais qui tombera à l'eau du premier bain de vie...<sup>6</sup>.

C'est ce temps que figure de son écriture de rêve ce tableau de Jérôme Bosch, *L'Escamoteur*, dont j'ai azurément (sur ce ciel vide fait papier) signalé qu'à mon sens esthétique il représente un semblant de ce discours tenant du semblant. (*faire circuler, et en déchiffrer le rebus, après en avoir noté l'inversion en miroir : vu depuis l'analysant- mais ayant fait le pas-au-delà qui le situe comme « spectateur » face au plan, quoique encore à son insu.*)<sup>7</sup>.

On remarquera qu'il y a de la sidération, sinon de la fascination, chez ce supposé analysant tendu dans son effet de transfert. Effet dont je ne suis moi-même pas indemne, de goûter peut-être inconsidérément ce tableau au risque de le fétichiser. Risque proprement esthétique qui reconduit le religieux même et surtout à le *laïciser*. Il m'est venu d'ailleurs il y a quelques jours seulement que ce n'est pas un hasard si je me plais tant dans la peinture de Bosch : mon père ne pouvait parler des nazis qui l'avaient fait prisonnier qu'en les appelant « *les boches* », et ce mot déjà était de trop, qui lui écorchait la bouche, à évoquer l'insupportable de cette langue allemande de ne l'avoir entendue qu'aboyer à ses oreilles, et qui l'ont à jamais empêché de raconter quoi que ce soit de cette période. Est-ce un retour muet de ce « chien savoir » qui se trans-crit dans ce discours muet de la peinture de Bosch à la faveur de cette trans-littération signifiante? On peut d'autant plus le penser qu'à y revenir, c'est de l'année de la mort de mon père que date ma découverte de Bosch, en l'occurrence d'abord le fameux « Jardin des délices » qui m'a habité plusieurs années...

Toujours est-il que joue ici de façon déterminante l'autre signifiant, celui-ci spécifique de ce tableau : sa nomination sous le titre de « L'Escamoteur ». Au-delà de sa

---

<sup>6</sup> anecdote d'Alex, hier encore...

<sup>7</sup> le rebus : S1 l'enfant magnifique dans les dessous, le sujet divisé entre le sidéré du transfert et ses autres goguenards, le « peuple » de ses personnages éveillés, l'agent lacanien (mettre lunettes et cigare !) tenant de la petite boule de rien, son petit chien de savoir dans les dessous, les signifiants déposés sur la table...

signification, qui fait un écart décisif, aussi ténu soit-il, avec celui d'illusionniste, il y a ce jeu signifiant : L'S qu'a moteur. Au défaut du SsS, sujet supposé savoir, il y a l'a, l'objet de rien, qui bille en tête fait moteur aux dire...ou à son anagramme le désir. Reste que ça rêve encore. Ca tient d'un personnage, d'un père qui a son âge, et fait prisonnier (équivoque). Comme dans le film de Begnini, « *La vie est belle* » : le fils est maintenu à l'abri du réel par l'interprétation du père. C'est évidemment autre chose avec le film de Lanzmann, Shoah...

Dans ce premier mouvement de l'analyse, le savoir de Dieu, même insupposé comme Autre, en prend un coup, un premier coup d'athéisme : premier décrochement, on passe du « Dieu est mort » (lequel peut faire résurrection en l'homme-dieu dont le thérapeute peut détenir un savoir psychologique) au « Dieu est inconscient », formule lacanienne bien connue où le pauvre hère est supposé ne pas savoir ce qu'il fait, à l'enseigne de l'Inconscient. C'est la vertu première du Discours analytique de défaire celui du maître signifiant, mais aussi ceux de l'Universitaire savant et de l'hystérique défiant.

Mais le prêtrise a cédé la place à la magie. D'où le 2° décrochement.

- Seconde scansion, ne s'autoriser que de soi-même..et de quelques autres. Et ça ne vaut pas que pour passer à l'analyste à son tour...L'a-théisme de l'Inconscient ne s'accomplit qu'à virer ce qui reste de « réalité psychique » supposée sur l'Autre scène dans la dénomination d'Inconscient, à l'hostie de papier de « l'Une-bévue », ainsi que Lacan vers la fin translittère *l'UN-BEWUSST* allemand. C'est-à-dire à sa mise à plat, qui ressort de l'écriture, et qui *n'ex-siste qu'entre*, entre *Je parle* et « *Tumentends* ». J'écris ce TUMENTENDS en un seul mot, comme le fait Paul Celan dans « *Entretien dans la montagne* », récit lapidaire d'une remise en mouvement du dire, après le désastre d'une langue ruinée, et l'expérience d'un trou dans l'Autre, dont nul discours ne peut plus se tenir, dont nul Tiers ne peut de sa transcendance garantir le vrai :

« *Tu m'entends, dit-il...Et Tumentends, oui Tumentends, voilà qui ne dit rien, qui ne répond pas, car Tumentends cela est un avec les glaciers, un qui s'est plissé, trois fois, et pas pour les hommes...* » (plus loin : ) « *...et mon bâton, lui qui a parlé à la pierre, et mon bâton, voilà qu'il se tait à présent, et la pierre, dis-tu, elle parle, elle, et dans mon oeil, voilà qu'est tiré ce voile qui bouge...* »

Pour le dire rapidement autrement : si « *la religion c'est la réponse* » comme le dit laconiquement Lacan niquant la sainte mère religion, faire le pas-au-delà implique non seulement que ça ne répond pas *aux* demandes, de guérison et même de savoir pour en jouir, mais que ça ne répond plus même *de* la vérité de ce qui se cherche. L'inexistence de l'Autre, ce n'est pas seulement que Dieu ne sait pas ce qu'il tait –Inconscient, structuré comme un langage-, mais qu'il n'est d'Autre, en vérité, que de *l'écart* toujours à renouveler de ce que la *bâton* aura dit à la *pierre* qui en parlera –Une-bévue advenant comme un trait d'esprit...ex-sistence sinthomatique en supplémentement du symbolique ébréché.

Précisons : l'Analyste-escamoteur est bien en position de *répondre des* dire de qui se confie à lui, d'assumer la « direction de la cure », de se tenir pour *responsable* de ce qui s'y passe, et surtout de ce qui ne s'y passe pas du fait de sa propre résistance...Mais c'est de *se laisser faire tomber* de la Montagne magique qu'il ménage une approche du réel, dont le sujet peut faire mouvement pour passer de l'Autre à un autre, aux quelques autres, ces autres Tumendends avec qui re-nouer un à-venir, un avenir précisément *non garanti*.



Précisons encore : parlant de 2° scansion, il ne s'agit pas seulement d'un moment de conclure la cure, ce fameux temps de passe quand elle arrive à son terme. Il s'agit de ce qui se joue, disons en « 2° détente » à chaque fois, et ça peut arriver à tout moment, que s'impose un Acte analytique, toujours en risque d'acting-out. Et d'autant plus que nous avons à faire à ces sujets qu'on peut, avec Suzanne Ginestet-Delbreil, appeler des « non-dupes », errants du libéralisme, et qui ne se font pas a priori de l'Autre – avec son grand A – un appui bien assuré, y compris dans le transfert. (Mais j'en parlerai plus précisément après)

Savoir ménager ce *temps de dérision* où il s'agit de ne pas pleurer ce qu'on a perdu – ses illusions- mais de rire de l'avoir connu, ne serait-ce pas ce que Lacan cherche à déterminer comme « Désir-de-l'Analyste » quand il en donne la seule formule à ma connaissance, dans les dernières lignes du séminaire « les quatre concepts » :

*« Le désir de l'analyste n'est pas un désir pur . C'est un désir d'obtenir la différence absolue, celle qui vient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de se l'assujettir ».* Je dis bien « *de se l'assujettir* », version dactylographiée, et non pas « *de s'y assujettir* » comme l'a écrit J.A.M. dans la version du Seuil. Ce n'est pas moi qui l'ai remarqué, mais Claude Rabant (psychanalyste au cercle freudien, et auteur de « Inventer le réel ») que je suis ici, vous renvoyant à un article fulgurant qui mériterait d'être lu et commenté d'un bout à l'autre... Je me contenterai d'un bref résumé en rapport avec mon fil signifiant d'athéisme, ma *filathéure* si vous voulez bien me passer encore ce nouveau joke à la *Finnegans wake* :

*« ... Cette « différence absolue » est un terme emprunté à Kierkegaard (Les miettes philosophiques) où il sert à indiquer la différence hors signe qui fait qu'il y a une différence entre l'homme et Dieu. Ce qui en somme permet de dire « Je ne suis pas Dieu ». On pourra comprendre par là en quoi ce terme nous projette dans une dimension au delà du sacrifice, où le sujet peut être en position, non seulement de dire « Je ne suis pas Dieu », par une négation de l'identification, mais de ne pas même avoir à en passer par l'affirmation identificatoire « Je suis Dieu »... Ce la suppose que l'homme se place dans une relation à l'inconnu, et non pas à une figure de l'Autre, ou à une autre figure de lui-même (comme dans le sacrifice). La différence absolue n'est autre, d'une certaine manière, que l'inconnu lui-même, en tant que nous allons vers lui, dans un mouvement qui tend vers sa limite, tandis que lui reste au repos, hors d'atteinte ».*

Mais là où le religieux, même tendu à l'extrême comme Kierkegaard, pose encore cette différence comme un lieu, l'analyste la tient comme Événement (ce qui est à « obtenir ») : *« La différence absolue n'est pas inerte ni reculée dans une origine, elle vient dans un événement, à la faveur d'un acte... ».* Et elle est, cette DA, certes en rapport avec le *Signifiant primordial*, c'ad le refoulé originaire freudien. Mais loin que l'analyse vise in fine, selon l'obsession millérienne à s'y assujettir, à l'Un, elle vise ce retournement qui tout en ne niant pas que ses avatars détermine le sujet depuis le début de son existence, et l'assujettit inconstestablement, peut l'approcher comme non-sens irréductible (non un sens irréductiblement caché) qui loin de motiver un sacrifice propitiatoire, fournit au sujet l'occasion de s'identifier à ce reste de tout sens, dont prendre appui, sinon abri, pour s'en tenir d'une existence irréductible, parce que quelconque sans aucune propriété. L'Autre du symbolique, y compris troué, est viré au réel d'une existence ineffaçable. Ce dont témoigne pour sa part, dans le champ politique, l'écriture de « L'espèce humaine » de Robert Antelme : il y a de l'un, irréductible, ineffaçable jusque dans les camps d'anéantissement :

*« A-theisme du reste, qui n'est plus un athéisme de la négation ou de la contre-affirmation, de la contradiction du religieux. C'est une chose qui est au-delà d'une disparition des dieux ou d'une chute de la croyance, et concerne une impossible disparition ou un impossible effacement de l'existence même du sujet – l'irréductible reste qu'est le locuteur dans le langage même. Un athéisme, donc, lié à l'impossible effacement de la trace, et qui de ce fait,*

*a partie liée directement avec la question du politique et avec celle de la poésie ou du langage, et la relation entre les deux, relation qui implique la question du corps en ce qu'il soutient un sujet, je dirai même au-delà de sa mort »...*

Pour le dire autrement, *obtenir la différence absolue* (d'où *s'assujettir le Signifiant primordial*) revient à ramener ce qui de l'Autre s'insuppose dans un lieu - même hors d'atteinte (cf les tentatives religieuses les plus osées : Kierkegaard, mais aussi la pensée juive, qui va jusqu'à affirmer que rien ne dit que Dieu existe : je l'ai entendu l'autre jour de la bouche du rabin qui cultivait à loisir ce paradoxe parmi bien d'autres) à *ce qui fait écart irréductible, sinthomatiquement, du Jeparle au Tumentends*, et se tient de *l'entre-corps* dans leur stricte *altérité*. Pas d'Autre monde, mais pas plus un monde clos<sup>8</sup> : le monde contient son *alter-monde*.<sup>9</sup>

L'Autre est renvoyé dans le *dé-corps*. Ce que j'écris, dernière « lalanguerie », c'est promis, *dé-tiret-corps* (body...ou en l'occurrence *corpse* ?). Et ce n'est pas pour rien : il y a une expression qui m'a fait toucher l'horreur absolue, et me saisit encore au plus profond quand je l'entends dans ma tête prononcée par la voix de mon père – dernière confiance, promis – c'est, comme il le disait parfois, de dire de quelqu'un qu'il est « *allé dans le décor* ». Cette énonciation représente pour moi l'obscénité à l'état pur. Obscène, hors scène. Un corps par ce dire (et sans doute une jouissance afférente à le dire) paradoxalement surexposé comme mort dans le retrait de toute vue. L'obscénité tient à la consistance donnée au reste en tant qu'il est situé précisément quelque part, donnant au réel de la disparition la consistance imaginaire d'une réalité serait-elle hors champ. De l'Autre comme décor aux corps gisant, des camps, en revenir, certes pas-tout, mais en corps. A laisser l'Autre en son non lieu, sans plus de Corps que d'Esprit.

Bon, je n'ai presque rien dit de ce que je voulais dire, notamment de l'incidence clinique dont ces propos peuvent vous paraître bien éloignés. C'est la surprise de l'écriture, de m'avoir fait associer au point d'en faire clinique de mon cas. Et c'est votre chance peut-être, d'en entendre autre chose que ce dans quoi je voulais vous enfermer si mon discours avait suivi la loi de l'exposé...Il sera bien temps dans la discussion qu'éventuellement je dise ce que je voulais dire.

---

<sup>8</sup> cf Wittgenstein : « le sujet est la limite du monde ». Voué au solipsisme...

<sup>9</sup> C'est peut-être aussi ce que cherche à dire Lévinas, entre philosophie et religion, avec sa pensée de la différence comme Dissymétrie, et le face-à-face au Visage de l'autre.